Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 17

Artikel: Hollywood au temps de la contestation
Autor: Wolf, Rafael
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932784

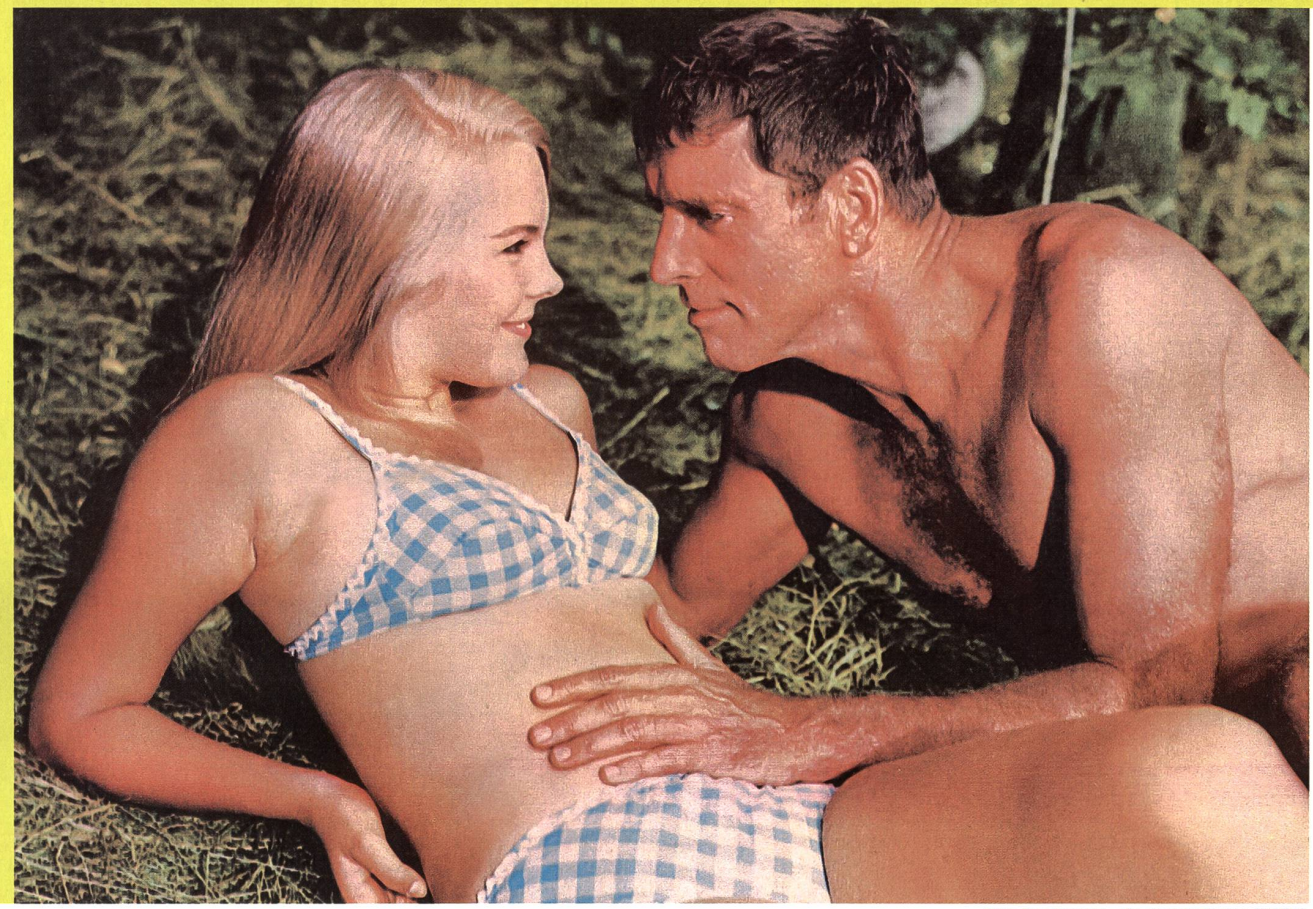
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



«The Swimmer» de Frank Perry (1968)

Hollywood au temps de la contestation

En ce début d'année 2001, la Cinémathèque suisse ouvre ses portes au cinéma américain. Classiques et raretés, films hollywoodiens et indépendants se confondent dans ce cycle axé sur des œuvres produites entre 1966 et 1980. Une période majeure, riche et complexe, à l'image d'un pays en pleine mutation.

Par Rafael Wolf

Hollywood est un paradoxe. Source d'influence pour des générations de cinéphiles et de cinéastes, la Mecque du cinéma reste, aujourd'hui comme hier, symbole de conservatisme et de produits formatés, mais accepte en même temps des auteurs décalés (Tim Burton, David Fincher, Paul Verhoeven) et des films hors normes («Starship Troopers», «Gladiator», «Matrix», «Fight Club»). Avec cette programmation intitulée New Hollywood, la Cinémathèque suisse distingue judicieusement une période charnière qui révèle toutes les facettes d'un cinéma capable du meilleur comme du pire. Pas moins de 28 films produits de 1966 à 1970 composent la première partie de ce cycle.

Tous sont imprégnés d'un esprit de contestation, que ce soit par la satire («M.A.S.H» de Robert Altman), le drame social («Panique à Needle Park / Panic in Needle Park» de Jerry Schatzberg), la comédie de mœurs («Le lauréat / The Graduate» de Mike Nichols) ou le *road-movie* libertaire («Easy Rider» de Dennis Hopper). Certains révèlent une Amérique en pleine crise identitaire, comme «Faces» de John Cassavetes, «The Swimmer» de Frank Perry et l'extraordinaire «Opération diabolique» («Seconds») de John Frankenheimer. Les grands genres hollywoodiens subissent également une profonde démystification à la lumière de «Bonnie and Clyde» d'Arthur Penn, «La horde sauvage» («The Wild Bunch») de Sam Peckinpah, «La mort tragique de Leland Drum» («The Shooting») de Monte Hellman ou «French Connection» de William Friedkin. Autant de films atypiques qui doivent leur existence à un contexte politique, économique et social turbulent.

Une époque de bouleversements

Traumatisée par les assassinats politiques (J.F. Kennedy, Martin Luther King, Malcolm X), les conflits armés (Cuba, la guerre du Vietnam) et les émeutes raciales, l'Amérique des années 60 doute d'elle-même. Son rêve s'est transformé en cauchemar. En retard sur son époque, Hollywood est sclérosé dans son classicisme. Ses comédies musicales tombent en désuétude et ses péplums coûteux («Cléopâtre», «La chute de l'empire romain», «Sodome et Gomorrhe») sont des échecs économiques graves. Fragilisés, les studios perdent leur indépendance financière et sont contraints de racheter des maisons de disques ou de louer leurs installations à la télévision pour survivre.

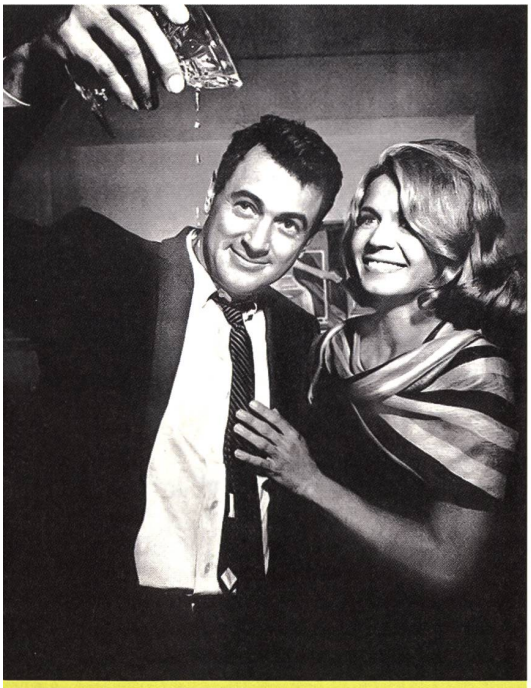
Le cinéma indépendant américain, plus en phase avec le public, profite d'un circuit commercial parallèle, les *drive-in*, pour présenter avec succès les films libertaires, érotiques et violents de Roger Corman («Les anges sauvages / Wild Angels», 1966), du spécialiste des surpondérances mammaires Russ Meyer («Vixen», 1968; «Orgissimo / Beyond the Valley of the Dolls», 1970) ou de l'inventeur du cinéma *gore* Herschell Gordon Lewis («Blood Feast», 1963;

«2000 Maniacs», 1964). Encore appliqué par Hollywood, l'archaïque code de censure Hays est déboulonné par la libéralisation des mœurs en 1966. Dès lors, les studios ouvrent les hostilités avec les ballets sanglants et historiques de «Bonnie and Clyde» (1967) et de «La horde sauvage» (1969). Tombé sous les balles d'Arthur Penn et Sam Peckinpah, l'ancien Hollywood laisse place au nouveau.

L'essor du New Hollywood

A l'image de la Nouvelle vague française, une jeune génération de réalisateurs américains prend d'assaut Hollywood. Formés dans des écoles de cinéma (Scorsese, De Palma, Coppola, Lucas) ou à la télévision (Frankenheimer, Pollack, Friedkin, Lumet, Penn, Peckinpah), ces cinéastes ont un solide sens critique, une connaissance parfaite du cinéma et un regard réaliste. D'emblée, une opération de démystification radicale emprunte deux nouveaux axes: les films socio-politiques et le *road-movie*. Sidney Lumet, Sidney Pollack ou Norman Jewison dénoncent le racisme et la corruption, critiquent les institutions et dévoilent ses *losers* marginaux à une Amérique myope. Alan J. Pakula se spécialise dans le *thriller* politique avec l'insolite «A cause d'un assassinat» («Parallax View», 1974) et «Les hommes du président» («All the President's Men», 1976), respectivement inspirés de l'assassinat de J. F. Kennedy et de l'affaire du Watergate. Fascinés par la notion de communauté, Arthur Penn et Robert Altman s'imposent comme des cinéastes originaux et iconoclastes, aussi à l'aise dans le western et la satire que le portrait sociologique. Les incontournables Francis Coppola et Martin Scorsese inventent quant à eux une nouvelle mythologie du cinéma américain, tandis que Sam Peckinpah explore en profondeur la brutalité et l'absurdité de l'être humain.

«Seconds» de John Frankenheimer (1965)



La comédie musicale disparue, le western démystifié, il fallait un nouveau genre au cinéma américain. Ce sera le *road-movie*, dérivé du western dont il reprend certaines caractéristiques: exploration de l'espace, quête des origines, errance perpétuelle («Easy Rider» de Dennis Hopper; «L'épouvantail / The Scarecrow» de Jerry Schatzberg). Dans la foudroyante «Balade sauvage» («Badlands», 1974) de Terrence Malick, le retour à un état originel et sauvage empreint la dérive meurtrière d'un jeune couple. A défaut d'or, de terres à conquérir et d'Indiens à massacrer, la ruée vers l'ouest prend une tournure tragique dans «Point limite zéro» («Vanishing Point», 1971) de Richard C. Sarafian ou satirique dans la désopilante «Course à la mort de l'an 2000» («Death Race 2000», 1975) de Paul Bartel. Décidément, le rêve américain a du plomb dans l'aile.

Horreur et traumatisme

Dans les années 60, le peuple américain découvre l'horreur de la guerre du Vietnam. Le conflit donnera plus tard naissance à une série d'œuvres marquantes («Apocalypse Now», «Retour / Coming Home», «Voyage au bout de l'enfer / The Deer Hunter»). Directement affecté, le cinéma repousse ses limites en matière de représentation. La part sombre de l'Amérique est dévoilée par des cinéastes influencés par la psychanalyse. Schizophrénie et troubles psychiques sont récurrents chez Brian De Palma («Sœurs de sang / Sisters», 1972; «Carrie», 1976; «Furie / The Fury», 1978) alors que le sous-estimé William Friedkin («L'exorciste / The Exorcist», 1973), «La chasse / Cruising», 1980) explore les recoins obscurs de l'âme humaine. Mais un genre sera, par essence, disposé à rendre compte du traumatisme national: le film d'horreur.

Au moment où la pornographie sort de son ghetto, l'horreur se fait plus réaliste, plus explicite et plus subversive. La force d'évocation et la richesse métaphorique de ce genre deviennent une arme de contestation. Pour en révéler sa vraie substance, la surface de l'Amérique va être lacérée, écorchée, mise à nu. Quatre cinéastes importants pousseront le film d'horreur réaliste vers un degré de maturité exceptionnel: Wes Craven, John Carpenter, George A. Romero et Tobe Hooper. Ce dernier réalise sans aucun doute le témoignage le plus radical sur l'Amérique moderne: «Massacre à la tronçonneuse / Texas Chainsaw Massacre» (1975). Situé dans les terres arides du Texas (pays de George W. Bush), le film montre une famille de bouchers attardés, pétris de valeurs archaïques, pour qui les hommes ont remplacé le bétail. Plus enclin à installer un climat malsain de putréfaction omniprésente que faire

«Massacre à la tronconneuse» de Tobe Hooper

gicler le sang, le film est une expérience ultime dans l'inhumanité, la barbarie et le chaos. L'ouest autrefois magnifié, terre idéale des pionniers, révèle ici ses *rednecks*, descendance dégénérée et primitive, comme dans le traumatisant «Deliverance» (1973) de John Boorman.

Retour à la normale

A toute flambée de contestation succède généralement un retour à l'ordre. Dégoûté par leur quotidien déprimant, les spectateurs demandent à s'évader dans des divertissements inoffensifs. Hollywood produit alors une série de films-catastrophes qui agissent de manière cathartique sur un public angoissé. Dès le milieu des années septante, George Lucas et Steven Spielberg inventent, sans le vouloir, le concept de *blockbuster*, films à rentabilité très rapide qui séviront dans la décennie suivante. Si Lucas commence avec un film de science-fiction épuré et expérimental («THX 1138», 1971), c'est «La guerre des étoiles» («Star Wars», 1977) et ses suites qui lui ouvrent les portes du succès. De son côté, Spielberg casse la baraque avec deux de ses meilleurs films, «Les dents de la mer» («Jaws», 1975) et «Rencontres du troisième type» («Close Encounters of the Third Kind», 1977).

L'ère du disco arrive et refoule avec elle la crise identitaire du peuple américain. A la fin de la décennie, quelques projets ambitieux et monumentaux apparaissent encore, mais accusent des échecs commerciaux cuisants. En 1980, un certain Ronald Reagan accède à la présidence des Etats-Unis, avec comme mot d'ordre *America first* (L'Amérique d'abord). Le cinéma des années 80 se distinguera globalement par un retour au conservatisme et au divertissement pur. Ironie du sort, une petite fille possédée, dans «L'exorciste», s'appelait Regan. ■

Cycle New Hollywood, première partie: l'âge de la contestation (1966-1980). Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 15 janvier au 25 février. Renseignements: 021 331 01 02.

brèves

Cinéma(s) d'Ukraine

Quelle heureuse coïncidence! Alors que la cinémathèque reprend la fastueuse rétro soviétique de Locarno, le CAC-Voltaire nous convie à la découverte du cinéma ukrainien d'hier et d'aujourd'hui. En dépit de sa modestie (neuf films proposés), ce cycle est du plus grand intérêt, dans le sens où il rend compte à une échelle régionale des aléas de cette «nouvelle» histoire du cinéma soviétique dont Locarno s'est fait l'écho cet été.
République fédérée de l'Union jusqu'en 1991, l'Ukraine a développé une structure de production (le Vukfu) qui a permis à de grands noms de l'âge d'or du cinéma soviétique de réaliser dans les studios de Kiev leurs films les plus fameux. «La terre» («Zemlia», 1930) de A. Dovjenko et «Enthousiasme» ou «La symphonie du Donbass» («Entuziazm», id.) de D. Vertov sont typiques de cette période: allégorie poétique sans détour, à des fins idéologiques, pour Dovjenko et prédominance de l'idée de reconstruction de la réalité, d'où la primauté accordée au montage, dans le cas de Vertov.
Dès les années 60, l'éloignement de la province a permis à des cinéastes de l'après-dégel aussi peu recommandables que le Géorgien S. Paradjanov ou la Moldave K. Muratova de tourner leurs films subversifs dans une tranquillité relative, avant d'être interdits – «Les chevaux de feu» («Teni zabythyk predkov», 1965) et «Longs adieux» («Dolgie provody», 1971) que l'on pourra aussi voir ou revoir dans le cadre de ce cycle ukrainien. Outre le premier film de l'acteur S. Mykolaichyk («Babilon XX», 1979), le spectateur curieux ne ratera pas l'insolite «Lac des cygnes», aussi intitulé «La zone», («Lebedyne ozero») co-écrit par S. Paradjanov et réalisé en 1990 par son ancien chef-opérateur, Youri Ilienko. (va)

Cinéma d'Ukraine. CAC-Voltaire, Genève. Du 18 janvier au 7 février. Renseignements: 022 320 78 78.

«Longs adieux» («Dolgie Provody») de Kira Muratova

Léger complément

Dans le cadre de l'exposition «Fernand Léger et l'art africain» du Musée d'art et d'histoire de Genève (jusqu'au 4 mars), le CAC-Voltaire propose un complément cinématographique à «La création du monde». Spectacle-ballet créé en 1923 à Paris, celui-ci est le fruit des efforts conjugués de Léger (décors et costumes), Darius Milhaud (musique) et Blaise Cendrars (argument). Pendant à l'expo qui évoque cet événement par le truchement de maquettes, de photographies et divers documents, le programme concocté par le CAC traite des éléments et influences diverses ayant présidé à «La création du monde», soit la musique (et plus particulièrement le jazz), la danse, la mécanique et le cirque – même si les références les plus évidentes restent toutefois l'art et les mythes africains.
Partant, sont à voir ou revoir «Madame Bovary» (1934) de Jean Renoir et «L'espoir» (1939) d'André Malraux, dont les musiques ont été composées par Milhaud. Versant jazz, l'amateur est invité à découvrir «Saint-Louis Blues» («Banjo On My Knee», 1936) de John Cromwell, qui paresse au gré du Mississippi malgré la torride Barbara Stanwyck, et «Syncopation» (1942) de William Dieterle, qui réussit l'exploit de ne réunir que des musiciens blancs (Benny Goodman, Gene Kupra, etc.).
Côté danse, nous sommes conviés à découvrir une rareté, «Casbah» (1948) de John Berry, *remake* du «Pépé-le-Moko» de Duvivier, ainsi que «Les chaussons rouges» («The Red Shoes», 1948), réalisé par le duo Powell-Pressburger. Question mécanique, nous est proposé «La poupée» («Die Puppe», 1919), chef-d'œuvre grinçant de la période muette allemande d'Ernst Lubitsch. Enfin, il revient à l'immortelle «Monstrueuse parade» («Freaks», 1932) de Tod Browning et au très curieux «Enfer» («Dante's Inferno», 1935) de Harry Lachman, de représenter l'élément «cirque» de l'affaire. (va)

CAC-Voltaire, Genève, du 17 au 31 janvier. Renseignements: 022 320 78 78.